

Finn-Ole Heinrich

Les mains de voleur

Traduit de l'allemand par Anne Durand-Zechner

mairisch verlag

[Toutes ses affaires à lui et tout ce qui pouvait encore servir parmi les siennes est mis en carton et rangé dans notre garage. Mes parents m'ont aidé. Neuf cartons, quatorze sacs-poubelle. Ça a pris à peine trois heures.]

Mes parents aiment Samuel. Et Samuel aime mes parents. Quand Samuel m'énerve, je le traite parfois d'*enfant adopté*. C'est en quelque sorte son point sensible. Samuel et moi, nous sommes amis depuis que nous sommes dans la même classe. Ça va faire bientôt sept ans. Depuis, Samuel passe presque toutes ses nuits chez nous. Il y a longtemps qu'il a son propre lit dans ma chambre. Ce sont mes parents qui le lui ont offert. Bien sûr, ils m'ont d'abord demandé si j'étais d'accord. Jamais ils ne décideraient une chose pareille sans me demander mon avis. Ce n'est pas que j'y voie un inconvénient. Je ne suis pas jaloux. Samuel est mon meilleur ami, et si mes parents ne m'avaient pas demandé, c'est sans doute moi qui l'aurais fait.

Ils aiment Samuel, et ils l'ont recueilli. Il fait partie de la famille. Ils l'aiment par exemple parce qu'après les repas, il passe la main sur la table pour ramasser les miettes. « Personne d'autre ne fait ça », disent-ils quand ils parlent de Samuel à leurs amis. Ils aiment aussi la façon dont Samuel secoue ses chaussures avant d'entrer, ces baskets hyper chères qu'ils lui ont offertes, pour les déposer bien droites et parallèles dans le vestibule bien rangé, mais pas trop, de mes parents, des gens bien rangés, mais pas trop. Ils aiment tout ça. Ils aiment sa manière de faire. Autant de raisons d'aimer quelqu'un. « Surtout si l'on tient compte de sa

socialisation, disent-ils, non pas que ça soit important et sans vouloir être médisants, mais quand même, c'est plutôt inattendu et inhabituel ». Ce qu'ils ne veulent pas dire, c'est qu'Irène, la mère de Samuel, est asociale. C'est une clocharde. Pas complètement, parce qu'elle n'est pas vraiment sur le pavé. Grâce à Samuel, elle a encore un appartement. Mais elle ne travaille pas et traîne ivre toute la journée avec de vrais clochards. Généralement, ils sont assis sous l'arbre devant le supermarché, boivent du vin en brique et vivent leur vie d'asociaux. Irène a l'air d'une épave, consumée. Son appartement se trouve dans la cité, en banlieue. Chez eux, c'est pourri. Ça sent un peu le clochard. Un peu comme quand un clochard vient s'asseoir sur le siège d'à côté dans le métro. Mais dans le vestibule de mes parents, Samuel range soigneusement et sagement ses chaussures. Qui l'eût cru.

Samuel n'est pas du tout répugnant, ni déguenillé. Il sait quand il est temps de prendre une douche, il se lave les dents trois fois par jour et pose les deux mains sur la table pendant les repas. En fait, je le trouve trop soigné, trop sage. Il est incapable de passer devant un miroir sans contrôler sa tenue. Tous les matins, il fait son lit. Il repasse ses pantalons. Chez Samuel, il y a des trucs que je ne comprends pas. En tout cas, il n'a rien d'asocial.

Il y a à peine quelques semaines de cela : Samuel et moi à Stambul. C'est comme ça que nous appelons depuis plusieurs années la cabane qui se trouve sur notre parcelle de jardins ouvriers. Un jour, j'ai peint ce nom avec des restes de peinture sur un bout de tissu que j'ai accroché au-dessus de la porte : Stambul. Le morceau de tissu y est resté quelques mois, il a pris une couleur vert mousse à l'automne, il s'est imprégné d'eau, puis il est tombé un beau jour dans la boue pour finir à la poubelle. Mais notre cabane et notre jardin s'appellent toujours Stambul. Nous y passons le plus clair de notre temps.

Stambul, parce que Samuel se prend pour un Turc depuis que sa mère lui a dit que son père était soi-disant turc. Depuis, Samuel s'est retrouvé Turc au moins pour moitié, du jour au

lendemain. Ça me surprend qu'il ne trouve pas ça lui-même un peu stupide. Samuel fait tout un plat de cette histoire de Turc, moi j'en ris.

Nous sommes assis sur la balancelle rouillée installée devant Stambul et fixons devant nous les parterres que nous allons bientôt devoir planter. Samuel repousse derrière ses oreilles une cascade de boucles brunes qui lui tombent sur le visage, ricane et me tend une cigarette. C'est comme ça que nous révisons pour le bac. Plus que quelques semaines seulement. Des chiens aboient, des retraités désherbent ; quelque part plus loin, quelqu'un tond sa minable pelouse, ça et là des drapeaux allemands claquent sur leur mât. Toutes les vingt minutes environ, un train passe en faisant un bruit de tonnerre sur la voie ferrée qui délimite les jardins ouvriers côté ouest.

Samuel dit qu'il veut enfin récolter des figues à Stambul cette année. Je me moque de lui. Ça fait trois ans qu'il essaie. Les chers petits arbres se sont rabougris et ont tous gelé.

« Siktir lan, dit Samuel, j'ai lu qu'il existe de nouvelles variétés qui survivent jusqu'à moins vingt degrés ». « Bien ! », dis-je en m'allumant la cigarette. Il me lance un regard méchant. C'est une méchanceté feinte. Par contre, là où il est sérieux, c'est qu'il est sensible à ce sujet, à la grande question des *origines et de l'identité*. Là, pas question de plaisanter, Samuel n'aime pas du tout.

Ça fait des années qu'il bricole la petite cabane qui ressemble maintenant à un lieu de rencontre pour Allemands et Turcs, un mélange d'association culturelle islamique et de stand de saucisses. Nous voilà donc assis ici, occupés comme chaque jour après l'école à fumer. Samuel fouille dans son sac à dos et lance entre nous sa méthode de turc à sept euros quatre-vingt-dix-neuf. Il se renverse en arrière, les mains derrière la tête, et forme doucement des ronds de fumée dans l'air. On dirait une pub de ciné. Samuel chante, les yeux fermés : « Haberin yok ölüyorum ». Comme s'il comprenait ce qu'il chante. Ça fait déjà plusieurs mois qu'il apprend le turc. Il n'écoute plus que de la musique turque, la radio turque, ce qui

est stupide puisqu'il ne comprend pratiquement rien. Quand nous allons manger un kebab, il commande en turc. Il chante et danse à la manière de ce qu'il croit être celle d'un Turc ou d'un demi-Turc, il grimace pour signifier : je suis en accord avec cette musique, je suis en accord avec ce sentiment, enfin je comprends cet intense désir qui habite mon cœur. Il se prend vraiment au sérieux, cette canaille à la peau toujours bronzée, aux yeux de biche et aux cheveux presque noirs. Samuel, qui n'a pas besoin de tout ce spectacle, car les femmes l'adorent de toute façon, le demi-Turc mélancolique. Samuel fait comme s'il ne s'intéressait plus aux femmes. Depuis qu'il est turc, il aspire au grand amour, comme si c'était typiquement turc. Je crains que ça ne le rende encore plus intéressant.

Samuel fait très attention à son physique, mais il se ronge les ongles. C'est sans doute là, dans ce chaos qui règne au bout de ses doigts, que l'effritement de son côté ordonné se voit le plus. Les ongles rongés, la peau mordue et sanglante qui pend par petits lambeaux autour des extrémités nerveuses à vif. Il n'a presque plus de peau autour des ongles. Ce sont ses mains de voleur qui le trahissent. Je connais ses gestes : il porte la main à la bouche. Il tapote chacun de ses doigts sur la lèvre supérieure en suivant un rythme secret. Il fait ça tout le temps, je ne sais pas pourquoi, puis il se mord par petits mouvements rapides la peau du bout des doigts. Il commence toujours par le pouce de la main gauche et finit par l'auriculaire de la main droite.

Mon vingtième anniversaire. J'ai l'impression que ça remonte à un autre été, à une autre époque.

Comme toujours au début de l'été, c'était la fête dans les rues du centre-ville. Debout devant moi dans l'encadrement de la porte, Samuel s'est mordu un bout de peau d'un doigt et l'a craché à mes pieds. Quand il s'est aperçu que je le regardais, il a souri et passé et repassé la main du doigt mordillé dans ses cheveux bien trop bouclés.

« J'ai quelque chose pour toi », a-t-il dit en fouillant de l'autre main dans la poche de son pantalon. Une petite boîte en fer-blanc. Il l'a secouée en écarquillant les yeux.

Voilà comment tout a commencé. Parfois, Samuel a des idées qui me dépassent complètement. Son cadeau était une de ces idées. Je ne suis pas le seul responsable. En temps normal, rien de tout cela ne serait arrivé.

(...)

À la maison, nous remplissons un vieux sac en plastique de nourriture que nous trouvons dans le réfrigérateur et le garde-manger. Du pain, de la viande en boîte, du lait, des fruits et des légumes, du jus de fruit. Munis du sac en plastique, nous allons ensuite au supermarché, en ville, pour le donner à Irène. Nous faisons ça presque tous les jours. Mes parents le savent, bien sûr, et le prévoient généreusement dans leurs courses. Jamais ils n'en parlent. Mes parents sont comme ça : se montrer généreux sans rien dire. J'imagine le professeur et la professeure de lycée assis dans la salle des profs à la première pause, en train de rédiger une liste de courses secrète en pensant, en pensée seulement, ce que jamais ils ne diraient tout haut : *le bien n'existe que si on le fait*. Alors ils le font, ils se mettent au boulot, ils sauvent le monde de leur mieux et ravitaillent les clochards en vitamines et en fibres alimentaires.

Quand nous arrivons, le visage d'Irène rayonne. Elle applaudit, se met debout et titube. Un peu comme un petit enfant, sauf qu'elle est saoule. Et tout le monde partage sa joie, tous ses amis clochards. Parce que Samuel apporte à manger. Il dit bonjour à chacun d'eux, et eux lui tapotent l'épaule en essayant de tenir debout et de paraître à jeun. Sac en main, Irène distribue la nourriture et ils savent tous que c'est au fils bien élevé d'Irène qu'ils la doivent. Ils aiment tous Samuel. Moi aussi ils m'aiment bien, je crois. Quand je viens, il y a à manger. Conditionnement. C'est comme ça qu'on apprend aux perroquets à parler : en accompagnant toujours la même activité d'un mot prononcé à haute voix. À un moment ou à un autre, ils

finissent par prononcer le mot en même temps. Rares sont ceux qui connaissent mon nom. Ils n'arrivent pas à le retenir. Pourtant, Janik n'a vraiment rien de difficile.

En cet instant, la fierté d'Irène me fait penser à ma mère, quand en quatrième, après la remise des bulletins scolaires, j'ai couru au lycée et frappé à la porte de la salle des profs pour lui montrer mes notes. Premier de la classe, sept « très bien », trois « bien ». Après coup, elle a dû être terriblement gênée, mais sur le moment, elle a exhibé le bout de papier à toute la salle des profs. Irène aussi titube de clochard en clochard et distribue à manger. Elle ne doit pas avoir fait les choses si mal que ça dans sa vie : elle titube si fièrement.

Nous nous remettons en selle et nous nous sentons bien en roulant en direction des nouveaux quartiers, les jubilations des clochards s'évanouissant rapidement derrière nous. Nous nous rendons chez Lina. Parfois, Samuel vient aussi et reste dans sa chambre, bricole un truc sur Internet. Lina et moi, nous nous calons dans le jardin. Elle a eu dix-huit ans il y a quelques jours, naturellement elle n'a pas donné de fête, ça aurait pu tacher son tapis. Lina a parfois en elle quelque chose de désagréablement rigide et je ne l'aime pas quand je l'imagine avec vingt ans de plus. Je sais bien que je ne veux pas passer ma vie avec elle, juste cet été encore. Même s'il faut que je lui raconte le contraire pour que ça marche. Mais ça ne fait rien. Ça fait presque un an que nous sortons ensemble, la belle Lina et moi. C'est pas si mal que ça avec elle, nous parlons peu et nous nous embrassons beaucoup. En fait, jamais je ne devrais avoir le droit de sortir avec Lina. Ses parents sont stricts et incroyablement bourges. Mais il se trouve que mon génie de père est le professeur de Lina et comme somme toute je suis le fils de mon génie de père, je peux. Encore une raison de me montrer reconnaissant, une fois de plus. Je suis de bonne famille, je suis comme il faut, cultivé, je peux venir quand je veux et même partager leur dîner. Ils me tendent la main en me souriant et transmettent toujours bien le bonjour à mes parents. Je déteste qu'au dîner, ils se servent en fromage à la fourchette, qu'ils prennent des serviettes. Je déteste qu'ils utilisent des mouchoirs en tissu repassés et

qu'ils aient recouvert de tissu la lunette de leurs W.C.. Je déteste leur cuisine imitation chêne et leurs dialogues intenses, à table et sur le pas de la porte. Seul le fils de prof peut embrasser Lina. Personne d'autre n'aurait le droit.

Il y a un bail que j'aurais dû parler d'Istanbul à Lina. Mais aujourd'hui non plus, nous n'avons pas parlé, on est resté allongé à regarder le ciel et à se bécoter. J'ai essayé d'enfiler sa main dans mon pantalon. Elle ne voulait pas.

Plus tard, je vais dans la cuisine pour dire *Au revoir* à la mère de Lina, poliment, comme je le suis tout naturellement dans cette maison. Elle m'offre un quartier de pomme pelé et bien entendu j'accepte en souriant gentiment. Ma lèvre supérieure tressaute, je suis sûr qu'elle le voit.

« Transmets bien le bonjour à tes parents », dit-elle.

« Bien sûr, je leur dirai, ça leur fera plaisir. »

« Ah, et puis – elle me tend un autre quartier de pomme – apportez-en donc aussi un à Samuel. » Elle sourit. Il lui reste même un morceau de fruit pour le fils de clochard.

« Oh, merci. »

Quand je tends le quartier de pomme à Samuel, il se frotte le ventre. « Miam, délicieux ! Tu veux me faire vomir ou quoi ? » Il va à la fenêtre, l'ouvre et jette la petite pomme. Nous rions un peu, Lina rit aussi.

« Caca, comme la merde », a dit Caca quand il s'est présenté à moi. Un mec vraiment déglingué. Je connais Caca depuis plus longtemps que je ne connais Samuel. Évidemment, Samuel le connaît depuis encore plus longtemps que moi, par sa mère, mais moi, je le connais mieux. Et je l'ai rencontré tout seul, j'avais onze ou douze ans. Ma mère m'avait envoyé chercher du lait, j'étais devant le rayon frais au supermarché, et Caca ne se trouvait que deux, trois pas derrière moi. Il s'est ouvert un lait chocolaté, l'a bu et a remis l'emballage en place.

J'ai pris une brique de lait et je l'ai suivi. Caca cueillait des raisins au rayon fruits, des radis au rayon légumes. Au rayon sucreries, il a ouvert un paquet de gâteaux et s'en est mis plusieurs fois plein la bouche. Je suis allé payer mon lait et je l'ai attendu dehors. Quand Caca est sorti, je lui ai laissé une demi-rue d'avance, puis je l'ai suivi. Je l'ai suivi jusqu'à avoir peur de me perdre. Alors j'ai fait demi-tour et rapporté le lait à ma mère. Je tombais régulièrement sur lui les semaines suivantes. Sûrement aussi parce que je traînais pas mal devant le supermarché. On a commencé à se saluer, puis un jour, je lui ai raconté qui je suis.

Je ne bouge pas les pieds et Samuel non plus, car le plancher tout frais ciré de la grande salle d'embarquement grince et craque à chaque pas. Nous sommes assis et fixons le sol gris clair. « Si seulement il avait des dessins », dit Samuel. Il parle du plancher. Je ris, sans savoir quoi lui répondre. La salle est encore plus silencieuse depuis qu'il a parlé. J'ouvre un peu la bouche pour ne pas respirer par le nez. C'est exagéré, mais je respire le plus doucement possible pour ne pas attirer l'attention.

Dans trente minutes environ, notre avion va partir pour Istanbul, la ville d'Istanbul. Turquie. Dans trente bonnes minutes, quelque chose s'achève et quelque chose d'autre commence. Ça fait une éternité que nous en parlons, mais je n'aurais pas cru qu'on se retrouverait vraiment ici, pas même une semaine après le bac. Envolons-nous pour Istanbul, ouvrons un café, un snack-bar ou bien vendons des épis de maïs près du Bosphore. L'essentiel, c'est de partir d'ici où tout me rappelle ces quelques regrettables minutes, de m'éloigner de Lina, heureusement. Samuel ne me fait aucun reproche, nous nous parlons à peine. Parfois, nous essayons de prendre les choses avec humour. C'est bon de s'en aller et de repartir à zéro, c'est peut-être même nécessaire.

J'aimerais toucher Samuel, juste l'effleurer, comme par hasard. Mais je n'ose pas. Comme tout est soudain différent, incertain. Il me manque le peu de courage qu'il me faudrait. Ne

serait-ce que pour enfin me lever, respirer bruyamment et déchirer notre silence dans cette salle d'embarquement bruyante en exécutant une danse grinçante sur le plancher luisant.

Il aurait pu tout raconter à Lina et à mes parents. Il aurait pu s'asseoir sur leur canapé préféré et pleurer et les laisser s'apitoyer sur son sort. Ça aurait été son droit, blessé comme il l'était, comme il l'est peut-être encore. Mais le garçon aux mains de voleur n'a rien dit, bien entendu, pas un mot.

Dans l'avion, Samuel est un petit enfant. Il est assis près du hublot et observe attentivement. Il fait attention à ne pas se faire remarquer, naturellement. Personne ne doit démasquer son excitation, sa curiosité. Mais moi je la vois. Au fait que, malgré toute sa tranquillité feinte, il ne peut quitter le petit hublot du regard, que ses mains se cramponnent l'une à l'autre, qu'il sursaute à chaque annonce et qu'il ne cesse de lire et relire les consignes de sécurité. Il essaie la tablette qui se trouve devant lui, l'abaisse, en caresse la surface, la rabat et son sourcil gauche se lève un bref instant, presque imperceptiblement. C'est la première fois que Samuel prend l'avion. De son sac à dos qui se trouve sur ses genoux, il sort une boîte contenant deux appareils-photos jetables. Il effectue un mouvement compliqué pour sortir l'un des appareils-photos de son emballage et me regarde en ricanant. Il obéit à toutes les consignes, boucle la ceinture sur ses hanches, redresse le dossier, remercie gentiment les hôtes. Toutes les dix minutes, il me montre un truc dehors, un nuage qui a l'air de sortir de terre, un lac de barrage ou les champs qui se découpent nettement. Quand on traverse la dernière couche et qu'on voit une immense mer de nuages, il lui faut plusieurs secondes avant de trouver les mots qui conviennent. Finalement : « Regarde, là au fond, des pics glaciaires percent encore. » J'entends un bruit grinçant, et Samuel a son appareil-photo jetable devant l'œil droit. Il fait à coup sûr la plus mauvaise photo du monde : il photographie les nuages d'en haut par le petit hublot rond. L'appareil-photo grince son grincement de plastique, au moins le flash ne se

déclenche pas, sinon je n'aurais pas pu m'empêcher de rire. Je dois réprimer mon attendrissement, mais je vois inéluctablement la scène : le fils de clochard montrant à sa mère une photo des nuages vus d'en haut. Et j'aimerais lui caresser la nuque, mais évidemment je ne le fais pas. Je ne suis pas mes parents.